

Quelle place occupe réellement l'éthique dans l'univers des soins de santé? Certes l'éthique s'institutionnalise, que ce soit sous la forme de cours dispensés aux étudiants qui se destinent aux soins, ou sous la forme de comités d'éthique, qu'il s'agisse des comités hospitaliers ou des comités nationaux regroupant des experts comme, par exemple, en France ou en Belgique. On ne compte plus non plus les ouvrages qui traitent de ce domaine de réflexion, fût-ce pour le critiquer, ni les revues, comme la nôtre, qui tentent de le promouvoir, ni les articles dans les médias qui y font allusion à travers l'actualité. C'est que les questions qui motivent la réflexion éthique se font toujours plus pressantes : les prouesses technologiques, les contraintes économiques, les rapports de force entre les différents acteurs et l'évolution des mœurs nous placent devant de nouveaux défis qui engagent notre avenir. Mais c'est avant tout la réalité du terrain, c'est-à-dire la relation de soin vécue au jour le jour, qui parfois interpelle en faisant vaciller les repères des professionnels. Pour toutes ces raisons, il semble difficile d'encre soutenir aujourd'hui que l'éthique serait un simple effet de mode. Tout comme il semble improbable qu'un soignant puisse sincèrement prétendre n'être en aucune façon concerné par ces questions.

Cette présence de l'éthique - incontestable - ne nous apprend cependant rien quant à la place effective du débat éthique sur le terrain. Personne ne se dit indifférent, mais qui s'en soucie vraiment ? Entre l'intérêt - tout intellectuel - porté à l'éthique, et la présence réelle dans les institutions, qu'en est-il ? C'est pour répondre à cette question que ce numéro *d'Ethica Clinica* a été conçu en trois parties.

La première tente de mesurer, à travers des enquêtes menées en Belgique, en France et au Québec, la perception réelle de l'éthique qu'ont les professionnels de la santé. Ces enquêtes nous donnent des indications à prendre avec précaution, mais qui sont néanmoins déjà interpellantes à plus d'un titre : outre l'absence de vision unifiée de ce que devrait ou pourrait être l'éthique, on doit bien constater un manque d'intérêt spontané pour ce type de réflexion. Les instances mises à disposition des soignants et médecins sont pour beaucoup d'entre eux totalement ignorées ou jugées peu utiles. Par ailleurs, si beaucoup se disent confrontés à des difficultés éthiques, peu semblent (vouloir) passer par une démarche réflexive - professionnalisée - qui aurait pour mérite de faire apparaître explicitement les enjeux engagés. On se contente le plus souvent d'une réflexion plus ou moins improvisée. Il y a un tel fossé entre l'éthique des prétendus experts qui s'affiche dans la littérature, et les discussions spontanées au cours desquelles les prestataires de soins prennent des décisions, qu'on est en droit de se demander si les uns et les autres parlent de la même chose quand ils disent faire de l'éthique. Bref, l'inscription d'une démarche éthique dans la pratique des soins ne va toujours pas de soi.

La seconde partie de ce numéro est consacrée à trois initiatives concrètes en éthique. Le moins que l'on puisse dire, c'est que ces initiatives confirment les enquêtes, en ce sens où d'une part toutes témoignent de résistances ou de malentendus qu'il a fallu contrer pour se faire accepter et où d'autre part elles doivent faire preuve d'une modestie indéniable: il n'est pas question de s'imposer pour prendre des décisions à la place des soignants mais au contraire d'accompagner le processus par lequel ces professionnels se réapproprient leurs incertitudes. Ce dernier point permet de comprendre pourquoi l'éthique ne se fait pas dans des comités mais dans les

services, dans les couloirs, autour de la tasse de café, partout où les questions se vivent « en direct ».

La dernière partie, enfin, se veut plus critique et entend dénoncer les pièges dans lesquels tombe parfois l'éthique, qui justifient peut-être en partie le manque d'intérêt constaté, ou du moins les résistances rencontrées. On évoquera ainsi les luttes de pouvoir dont sont victimes certains comités d'éthique, ou les rapports de force entre collègues. Certes, ces luttes intestines montrent l'importance de l'éthique - car pourquoi se battre s'il n'y a aucun enjeu ? Mais le plus souvent, ce triste spectacle, quand il a lieu, ridiculise les personnes concernées et ne sert pas la cause. Dans le même ordre d'idée, comment ne pas s'étonner de voir, notamment en France, des centres d'éthique entrer en concurrence et se dévaloriser mutuellement pour mieux conquérir des zones d'influence ou des « parts de marché » (des contrats de formation avec les hôpitaux) plutôt que de collaborer dans un esprit de solidarité ? Si les éthiciens ne sont pas capables, entre eux, d'avoir une attitude « éthique », comment les croire quand ils invitent à la discussion et au partage d'idées dans le respect de tous ? Autre piège qui dessert la cause de l'éthique : lorsque celle-ci se présente comme la chasse gardée d'experts diplômés en la matière ou de sages pouvant se prévaloir d'une longue expérience et dont on attend qu'ils édictent l'éthique de l'institution, qu'ils promeuvent des règles de conduite toutes faites et si bien réfléchies qu'elles ne peuvent plus être mises en question. Il est vrai que l'éthique, tous les auteurs le rappellent, est au contraire l'affaire de tous, et vise à une perpétuelle remise en question de soi, de ses évidences, de ses habitudes de travail... et donc aussi, du service et de l'institution. Or, justement, cette dynamique propre à l'éthique peut être un autre motif de fuite ou de désintérêt chez tous ceux qui refusent de se remettre en question et préfèrent plutôt être rassurés. Dernier problème parmi d'autres : en officialisant une démarche éthique identifiée à certaines questions (le secret professionnel, l'euthanasie, les greffes d'organes, etc.), ne prend-on pas le risque d'étouffer certaines problématiques, qui n'auraient plus droit de cité, - comme par exemple les questions liées au travail. Qui se soucie, par exemple, des enjeux éthiques liés à l'évaluation du travail, à l'évaluation de la qualité, etc., évaluations qui envahissent actuellement les institutions de soins ?

La pertinence de l'éthique ne fait aucun doute. Des initiatives existent, çà et là, qui sont porteuses d'espoir. Mais il faut bien le constater, ils sont encore nombreux, les pièges dans lesquels elle tombe trop facilement.

Jean-Michel Longneaux